

Le cœur chaviré

C'était un petit temps mou, doux, un temps en noir et blanc, incertain. L'homme marchait à travers landes et livres sur le chemin longeant le mur de pierres vers le moulin amer, le moulin amarré, rivé à la roue rouillée. Les murs du moulin baignent dans le courant. Il y a le bouillonnement du bruit, le bouillon d'eau, la mousse sur le granit, le granit dans l'eau, l'eau sur le granit, les graminées sur la mousse, l'eau bouillon, l'eau remous, bac à remous, ça remue, ça grouille, ça coule, ça file. Sur les versants des collines, des troncs vertigineusement penchés, d'autres fracassés, gisant sur les pentes. L'homme s'arrête au bord de la rivière. Calligraphie de branches mortes, de brindilles, de végétations enchevêtrées. Une risée sur l'eau où flottent des algues chevelues comme des filets dérivants. Plus loin, la cascade, celle de Cadaquès. Cadaquès, ça claque sec. Là où elle le quitta. Devant lui, le violacé des ancolies. Un temps de printemps où perce un regret d'hiver. Terre de roches et terre de brume. Il fait encore trop frais pour que les parfums se déploient. L'homme s'arrête et s'assoit au bord de la rivière. Il sort un livre de son paquetage. Le moulin recroquevillé sous la paroi granitique, comme extrait du chaos, dessiné par un peintre scrupuleux qui aurait tracé les seules verticales de ce paysage. Un noisetier en bourgeons, un érable aux feuilles brun de Tolède. Une risée sur l'eau. Derrière le moulin, une volière abandonnée et des roches glabres, dépouillées, à nu. C'est là, adossé à l'ubac, le regard plongé dans le trou noir de la rivière à l'ombre du chêne creux, que les mots ont trébuché. Au-dessus du moulin, il observe la falaise de rocs gris tranchés net au bord de la rivière comme un sanglot arrêté sur la vastitude de sa peine. Choisir : être captif de sa douleur ou la laisser couler, rebondir et encore filer jusqu'à se dissoudre entre mer et marais.

Sous la cascade, ça hoquète et ça groupe. Le regard perdu dans le trou noir, il décide de laisser courir le flot du chagrin. Il sait maintenant qu'un barrage est impossible, à moins d'y passer plus que le temps d'une vie. Il se cabre, refuse de se laisser engloutir en fond de vallée sous les eaux ravageuses. Fuir la dévastation. Alors ouvrir les vannes. Des brins de rêves écartelés entre ses paupières et l'incertitude du courant. Ça enfle et ça gronde là-dessous. Il laisse passer le gros du grain, se déleste un peu du poids de la peine. Le temps coule, s'étire. Vacillant, il se lève. Grimper pas à pas comme un sherpa têtu le chemin raide, sinueux, quitte

à trébucher mais cheminer, encore et encore jusqu'à dominer les abysses tumultueuses. La grâce viendrait de surcroît, l'apaisement certainement, la jubilation peut-être.

Marcher, marcher et sur l'étroite crête, guetter la ligne de vie. Se saouler de vent, de mots et de tendresse en miettes. Après l'inondation de ses sanglots, les eaux ont reflué. Tout en bas, le moulin. Dépouillement. Les lourds navires de sa solitude appareillent. Le fil de son amertume peu à peu se rembobine loin dans sa mémoire et se dissout aux larmes de sel, de celle qui l'a quitté. Marcher, marcher encore et poser le pas sur d'autres terres, le regard noyé dans le noir céleste de la voûte criblée d'étoiles. Ce soir, planter la tente entre landes et rivière. Demain le chemin ouvrira vers la mer.

Nouveau jour. Est-ce pour autant un jour neuf ? Besoin d'air, d'eau et de large. Boucaille ouatée. Silence obtus. Que faire d'autre dans cette inutilité d'être ? Larguer les amarres et tenter sa chance. Le monde est vaste, dit-on dans les pires moments de perdition. Face à l'invisible horizon, à la verticale de la pluie, tenter le tout pour le tout, aussi crânement que la furie de l'océan se fracasse à l'assaut des falaises. Mais ce matin, il cogne sa rage à la fureur des déferlantes. Le paysage est en larmes, la ligne d'horizon diluée et les collines délavées dans un gris blanchâtre, uniforme, sans perspective. Qu'est-ce que tu crois, que tes souvenirs peuvent te servir d'amers et t'indiquer la route ? Il tremble de sa décision, mais rien ne le fera changer de cap. Inexorable comme le flux des marées, flot et jusant, vide à la mesure de l'immensité de l'estran. Espère-t-il une déchirure, un naufrage salutaire sur une île vierge et tout recommencer depuis le premier jour du ventre de sa mère, dans ce monde clos et protégé où il flottait, léger, dans un liquide chaud et dans le lointain des échos du monde qui lui parvenaient faiblement comme un balancement de valse lente ? Il tremble et il ira, du fond de sa terreur, affronter les montagnes d'eau et la houle traîtresse. Son visage livide vire du gris-vert au vert de gris. Que cherche-t-il ? Dissoudre sa douleur dans l'iode et les embruns ? Faire son trou dans l'eau ? Chaluter l'Archange du fond des abysses et remonter des enfers après avoir crevé son chagrin ? S'engouffrer dans le grondement sourd de sa colère ? T'es pas fou, grand Jacques ? Allez, vire de bord ! Regarde, c'était qu'un grain. La mer bleuit déjà, meurtrie, mais les couleurs reviennent. Besoin d'air, d'eau et de large. Pas un temps à appareiller. D'accord, t'es K.O. T'as le regard flou. T'as franchi le Cap Gris-Nez. T'es à la frontière. Ça brise encore un peu sur les écueils. Pleure un coup. C'est bon les larmes, ça nettoie. D'accord, c'est un lavis à l'encre noire, ta vie. Mais c'est d'la vie quand même ! Tu roules bord sur bord, tu tangles, mais tu gagnes petit à petit. C'est plus la grande

dérive. Ça se dégage. Ça chahute encore, mais tu traces. Bientôt tu verras l'entrée du chenal. Ah ! Ça remonte à la surface ce chagrin !

Le flot, le jusant, tu sais bien, la mer infiniment recommencée, ça attaque dur les franges littorales des hommes. Ça érode, le sel. T'en vois pas le bout de ta peine. Horizon délavé, sans ligne de fuite, bouché. T'entends rien d'autre que le galop de ta fureur. Mais écoute, tout doux, ça reflue...

T'as mal au cœur, le cœur au bord des lèvres.

T'as mal dans tout toi et le corps à l'envers. Corps et cœur chavirés.

Il marche. Marche mécanique qui vide la tête. Les jambes au secours de la tête. Ça fonctionne, lentement mais sans faillir.

Ce second soir, l'homme arrive chez son hôte. Un taiseux. Un qui sait accueillir. Avec force et fortes victuailles. Un feu de cheminée crépite. Flammes rouge orangé qui effacent la journée grise comme le vin éparpille le chagrin en petites touches pointillistes. Plus digestes. La grande descente touche à sa fin. Il a encore soif du corps de cette femme, bien sûr, de ses dunes et ses vallées. L'hôte se tait, reçoit. Reçoit comme il se doit. Reçoit le chagrin de celui qui n'a plus de mots, chagrin qui finira par s'essouffler, se vider de sa violence devenue vaine. Pour l'instant c'est le sel, mais les cerises reviendront. De ses pognes calleuses, il coupe deux tranches épaisses d'un gros pain bis, les pose sur la table près d'un fait-tout rouge. Il ouvre le couvercle : un fumet de thym, de laurier, de vin mijoté. Rien qui rappelle l'iode. C'est du lourd, roboratif, puissant, mitonné pour chasser les rafales. Une nourriture d'homme collé à la terre, qui tient debout, entre les bouts de sa vie. De quoi dormir jusqu'au lendemain. De quoi remplir le vide et ensevelir démons et chimères. Il sait faire tout cela, le taiseux. Et remettre à l'endroit l'homme chaviré qui vient s'échouer cette nuit chez lui. Les braises chuintent. L'homme et le taiseux écoutent, paupières mi-closes, dans les vapeurs d'un dernier Côtes-de-Nuit le hululement d'un hibou paresseux.